

Ce soir-là, jeudi 5 juillet, il y avait représentation extraordinaire à l'Opéra. Vous n'êtes pas sans savoir que, depuis l'Exposition, nous avons une quantité de choses extraordinaires, sans compter l'Exposition elle-même. L'extraordinaire est devenu notre régime ordinaire. L'Opéra donc a ses représentations extraordinaires, une fois par semaine. Et pourquoi pas? Est-ce que M<sup>lle</sup> Rachel et M<sup>lle</sup> George ne donnent pas des représentations extraordinaires, l'une aux Français, l'autre à l'Odéon? Est-ce que nous n'avons pas un théâtre anglais extraordinaire, un théâtre italien extraordinaire, voire un théâtre provençal extraordinaire? Quoi! la langue des cours d'amour et des *felibré*, des troubadours et de la Cannebière, la langue de Guy de Cavaillon, de Labellaudière, de Zerbin, de Mistral et de Roumanille, sur le pied de la langue de Shakspeare [Shakespeare] et de celle d'Alfieri! C'est pourtant ce qui s'est vu ces jours passés au Palais-Royal. Or, tandis qu'à cette représentation extraordinaire de l'Opéra l'on donnait *le Prophète* pour la rentrée de Roger et le début de M<sup>me</sup> Alboni dans le rôle de Fidès, l'on donnait à l'Opéra-Comique une petite pièce en un acte, *l'Anneau d'argent*, de M. Deffès, lauréat de l'Institut. Voyez un peu la chance! Moi, qui ne fais pas toujours le service ordinaire des théâtres lyriques, je tombe sur une soirée extraordinaire cette fois; ce qui fait qu'après avoir entendu les deux premiers actes du *Prophète*, il m'a fallu me rendre à l'Opéra-Comique pour entendre *l'Anneau d'argent*, après lequel j'aurais dû retourner à l'Opéra pour les quatrième et cinquième actes du *Prophète*, ce que je me gardai bien de faire.

Ce n'est pas que *le Prophète* ne soit très beau, que Roger et que M<sup>me</sup> Alboni ne soient très beaux aussi. Mais *le Chien du Jardinier* est si joli! M<sup>lle</sup> Lefebvre et M<sup>me</sup> Decroix sont également si gracieuses et si jolies dans ce charmant petit opéra que l'on avait fait ce soir-là succéder très maladroitement, ou peut-être très adroitement, à *l'Anneau d'argent*! Et puis, par une chaleur accablante comme celle de ce même soir, j'avoue que le beau grandiose et triste, le beau morne et noir, le beau anabaptiste me fatigue et m'opprime. Le joli, au contraire, le joli qui respire les fleurs, les parfums et la fraîcheur matinale me délasse, me rassérène et me rafraîchit. J'aimais à voir comment ce *Chien du Jardinier*, qui est un chien savant, point pédant, point lourd et point ennuyeux, mais poli, bien élevé et posé, faisait la leçon aux auteurs de *l'Anneau d'argent*. Voilà, mes chers amis, comme il faut s'y prendre pour traiter un sujet champêtre; pour que vos paysans soient vrais, il n'est point nécessaire qu'ils soient bêtes; pour qu'ils soient amoureux, il n'est point nécessaire qu'ils soient larmoyans. Mettez-moi dans les femmes un petit brin de coquetterie, de ruse, de finesse, de jalousie; mettez-moi dans les hommes de la franchise, de la rondeur, de l'audace, un esprit d'aventure, mais aussi ce discernement de gros bon sens qui fait qu'on démêle le fort et le faible, et qu'on n'est point-trop la dupe des inventions de ces dames; et à travers tout cela, un dialogue vif, spirituel, serré, des traits de gaîté, des traits de caractère, et par-dessus tout une musique alerte, allègre, sobre, nuancée à point, qui effleure l'idylle, qui côtoie la rêverie qui évite de loin l'élégie, car

..... Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,  
Les amans de la nuit, des lacs, des cascates,  
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas

Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

Ainsi parlait l'autre jour *le Chien du Jardinier*. Il disait bien aux auteurs de *l'Anneau d'argent* ce qu'ils auraient dû faire, mais il ne nous disait pas ce qu'ils avaient fait. C'est malheureusement à moi à vous l'apprendre; j'aurais mieux aimé laisser la parole au *Chien du Jardinier*.

Donc quatre personnages comme dans *le Chien du Jardinier*, comme dans *les Charmeurs*, petite opérette du Théâtre-Lyrique.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Deux couples mal assortis d'abord, et qui s'assortissent tant bien que mal au moyen d'un petit échange à l'aimable, d'un léger chassez-croisez; une petite intrigue en partie double qui se dénoue par un double mariage en partie carrée. Mais, dans *l'Anneau d'argent*, c'est intrigue niaise et triste, sans verve et sans gaîté, au rebours du *Chien du Jardinier*. Le chien qui parle vous l'a dit tout à l'heure en prose et en vers, dans sa prose à lui, dans les vers de M. de Musset. Cela n'empêche pas mistress Jane d'être une jeune et jolie fermière; mais elle a le malheur d'être veuve d'un mari au moins, si ce n'est de deux: je n'en suis pas bien sûr. Aussi mistress Jane est-elle inconsolable; aussi grille-t-elle de se remarier.

Elle dit: Mariage  
Est remède à veuvage.

Sur ce point, Jane la fermière me rappelle M<sup>me</sup> la comtesse de Calville; ce qui montre que le cœur humain est partout le même, chez les comtesses et chez les fermières.

M<sup>me</sup> DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier;  
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes,  
Que je n'y veux penser au moins de trois semaines.  
Il verra si pour lui mes vœux étaient constans.

ORONTE.

Quoi! vous vous résoudrez à pâtre si longtemps,  
Madame! Je vous plains: cet effort est pénible.

M<sup>me</sup> DE CALVILLE.

J'aimais feu mon mari; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croirait qu'une dame aussi jeune que vous  
Ait eu le déplaisir de perdre quatre époux?  
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,  
Après s'être occupés à verser tant de larmes?  
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal!

M<sup>me</sup> DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.  
Il faut, pour en parler, en avoir fait l'épreuve.  
J'avouerai cependant, moi qui suis souvent veuve,  
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf  
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.  
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse,  
J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce,  
Pendant qu'il se mourait, fidèle à mon devoir,  
J'apprenais à pleurer devant un grand miroir.  
Pour pleurer un mari d'une manière honnête,  
Il faut négligemment savoir pencher la tête.....

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,  
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.

Hélas! celui qui depuis longtemps brigue l'honneur de vivre et de mourir l'époux de Jane est un bon garçon de ferme, le pauvre Tom; mais je ne sais comment l'honnête fermière s'est laissé persuader qu'elle n'avait rien de mieux à faire que d'épouser un vaurien, maître William, ivrogne et fainéant; c'est là son moindre défaut. Or, pour accoutumer son futur à la tempérance, elle l'invite à déjeuner, et ne lui donne à boire que de l'eau claire. Cette eau claire, – mauvais présage pour un amoureux qui ne veut pas pêcher en eau trouble, – pèse sur l'estomac de William et refroidit singulièrement son ardeur pour Jane; cette eau claire le dégrise au point qu'il s'aperçoit, enfin qu'une petite servante, sottie et maussade, nommée Betty, l'aime, lui, l'ivrogne, à en perdre la raison, le sommeil, la santé. Il tourne donc à mistress Jane un compliment qui revient à ceci:

Non, vous êtes en tout bien conditionnée:  
Belle, sage, fidèle, et, malgré tout cela,  
Il plaît à mon destin que je vous plante là.

Ce qui inspire à mistress Jane la réflexion suivante:

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

Et elle a grandement raison; aussi s'empresse-t-elle d'aller offrir sa main à Tom, son garçon de ferme, laborieux, sobre et parfaitement au fait de tous les détails d'une exploitation agricole. Tom, ne se voyant plus menacé de se séparer des objets de son affection, des animaux de la ferme d'abord, de sa maîtresse ensuite, dit à celle-ci dans l'effusion de sa joie: «Je ne tenais qu'à vous et à mes bêtes; je possède maintenant tout ce que j'aime.» Ce dont mistress Jane est médiocrement flattée.

Vous verrez que Jane, devenu M<sup>me</sup> Tom, pour peu qu'elle ait de l'ambition, obtiendra pour son mari la médaille d'or de la *Société protectrice des animaux*, «pour dix ans de bons services, de soins intelligents, de compassion à l'égard des animaux, sans aucun mouvement de brutalité.» (Style des bulletins de ladite Société.)

Et puisqu'une analyse d'opéra-comique a jeté ce sujet sous ma plume, laissez-moi vous dire, si tant est que le théâtre est une école de mœurs, que je donnerais quelque chose de bon pour voir nos dramaturges fustiger comme elle mérite de l'être cette manie des bêtes qui, à notre époque, s'est emparée d'un si grand nombre de têtes, de têtes féminines surtout. Comme un autre, je sais à quel point il est intéressant d'observer les mœurs des animaux, combien il est naturel de s'attacher à des créatures chez lesquelles la gentillesse, la grâce, l'ignorance absolue du mal nous dédommagent du spectacle de la laideur morale que la société nous présente trop souvent. On conçoit qu'à l'âge où l'on se désenchanté on se prenne d'inclination pour certains animaux. Désabusé du commerce de ses semblables, on finit par rechercher la compagnie de ces êtres privés des facultés qui nous ont rendu les hommes fatigans et importuns. Il y a ceci encore: on aime à s'entourer de créatures qui ne peuvent nous connaître que par nos bienfaits, qui ne nous reprocheront jamais nos torts, qui seront toujours témoins aveugles de nos défauts, et à coup sûr témoins muets. Je comprends tout cela. Montaigne parle «du commerce et de la sympathie qu'il a avec les bestes» il ne refuse pas «la feste à son chien»; il dit qu'il y a «un devoir d'humanité, une bénignité» qui nous attache à elles, et il ajoute «un certain respect», en tant qu'elles sont créatures de Dieu (1). Mais si les bêtes ont l'ignorance du mal, elles n'ont pas la connaissance du bien. Lors donc que cette affection pour les animaux cesse d'être ce qu'elle doit être légitimement, un sentiment de bienveillance et d'indulgente protection, et qu'il dégénère en une manie sentimentale et niaise, en une passion aveugle et dérégulée, il y a là comme un indice de l'altération du sens moral et de la dépravation de l'esprit. Ces grandes tendresses recouvrent un froid égoïsme, un cœur aride et insensible. Il y a là pour ainsi dire une désertion de l'humanité; car comme, de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne peut élever les animaux jusqu'à soi, il faut bien qu'on descende à leur niveau. Une loi sage protège les animaux contre la brutalité de ceux qui sont préposés à leur garde ou à leur service; elle leur épargne des souffrances et des tortures inu- // 2 // -tiles [inutiles]. C'est là une amélioration; c'est là un progrès sans doute; eh bien! ce n'est pas assez: il faut rendre les animaux heureux! s'écrient de petites sottises. Oh! *le bonheur* des animaux! c'est bien trouvé! c'est touchant! Quel charmant prétexte à cet égoïsme qui fait le fond de cette stupide passion des bêtes! car évidemment si l'on se préoccupait proportionnellement du bonheur de ses semblables, que ne ferait-on pas? Si l'on se disait: Là-haut, dans cette mansarde, il y a un vieillard infirme, il y a une pauvre mère de famille et ses enfans qui grelotent en hiver, qui étouffent en été, qui l'été comme l'hiver sont sans vêtemens et sans pain, et qui béniraient la main bienfaisante qui consentirait à les traiter comme nous traitons notre chien.... Tenez, laissez-moi donc tranquille! Quant à ces jolies femmes dont je parle, je les préviens d'une chose, c'est que cette passion des bêtes les défigure au point de les rendre insupportables.

Où en suis-je, s'il vous plaît? Au *Chien du Jardinier*? Ah! pardon! Je disais que M<sup>me</sup> Jane épouse Tom, et que Betty épouse William. Mais dans tout cela, direz-vous, il n'est pas question d'*Anneau d'argent*. C'est

---

(1) *Essais*, livre II, chap. XI.

parfaitement vrai; aussi est-ce un détail important qui m'avait échappé. Tandis que William s'est endormi sur le gazon à la porte de mistress Jane pour cuver son vin, l'innocente Betty s'est approchée doucement, sur la pointe du pied, s'est emparée de la main du dormeur, et, tout innocemment, lui a enlevé son anneau d'argent. C'est de cette manière qu'elle fait à William sa déclaration d'amour. Ce procédé, tout ingénieux qu'il est, n'est pourtant pas de l'invention de Betty: il est depuis longtemps mis en usage par une classe de soupirans appelés vulgairement filous ou voleurs, qui, pour peu que vous vous endormiez en leur société ou même que vous soyez distraits, vous enlèvent très délicatement votre montre, votre bourse ou votre anneau d'argent, et cela par amour... de ces mêmes objets. Aussi, quand William s'est aperçu de l'aimable supercherie à laquelle Betty a eu recours pour lui exprimer sa passion, celle-ci lui fait une réponse qui revient à peu près à ces deux vers :

Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits  
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

J'oubliais de vous dire que les vers que j'ai cités tout du long de cette analyse sont du *Mercurie galant*, de Boursault. Je ne vous les donne pas pour du Molière, au moins.

Les quatre rôles de la pièce sont distribués ainsi qu'il suit: Mistress Jane, M<sup>lle</sup> Favel, Betty, M<sup>lle</sup> Rey, William, Bussine, Tom, Ponchard. La partition que M. Deffès a écrite sur ce libretto assez insignifiant se compose de neuf morceaux, y compris l'ouverture. Si quelques-uns de ces morceaux ou plutôt quelques fragmens semblent signaler un maître, la plupart n'annoncent qu'un élève dont la main a besoin de s'exercer encore longtemps. Le style de M. Deffès n'est point fait; c'est un amalgame de diverses formules fort dissemblables empruntées de tous côtés. L'auteur se cherche encore lui-même. Je ne dis pas qu'il ne se trouvera pas un jour; je ne dis pas qu'il n'y ait en lui aucun indice d'individualité. Et par exemple, le solo de violon, dans l'ouverture, fort bien exécuté et très justement applaudi, qui devient ensuite un air que chante Betty pendant le sommeil de William, est une très gracieuse inspiration; c'est élégant de forme, c'est expressif de sentiment; le violon, en cédant son thème favori à la voix, en retient néanmoins quelques périodes qui lui permettent de dialoguer avec la cantatrice. Il y a également dans l'ouverture quelques détails d'une instrumentation bien entendue et délicate. Le duo des deux femmes, intercalé dans l'introduction, les couplets de William, le premier quatuor contiennent des choses agréables; si le duo entre Jane et William est un peu long, il se termine par une coda entraînante et vigoureusement écrite. L'orchestration de M. Deffès est en général sagement conçue; on doit le louer du goût avec lequel il a évité les grossiers effets d'orchestre. Mais en général ses morceaux sont trop longs, et ce qui les rend doublement fatigans, c'est qu'ils ne brillent pas par l'enchaînement et l'ordre des motifs. Il est juste de reconnaître qu'avec un pareil libretto il était difficile au musicien de prendre des allures dégagées. Avec de semblables boulets aux pieds il est impossible que la course soit légère. M. Deffès s'est laissé trop dominer par les auteurs des paroles, il les a suivis trop servilement, et sa musique s'est ressentie de la somnolence du sujet.

Aussi peut-il s'approprier les vers suivans, et, sauf l'exagération des deux premiers, nous dire avec un personnage de la comédie que je citais tout à l'heure:

Je me pique

D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.  
Outre qu'avec plaisir les tons son variés,  
Les paroles et l'air sont si bien mariés,  
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,  
Les paroles pour l'air et l'air pour les paroles.  
Vous faites tous des vœux pour un second *livret*,  
J'en suis sûr.

Oui, M. Deffès peut être sûr que nous faisons tous des vœux pour qu'il obtienne au plus tôt un second livret plus varié, plus animé, plus amusant, plus habilement conduit que le premier, et qui ne soit pas la plate reproduction d'un autre ouvrage dont un autre musicien a su faire un véritable petit chef-d'œuvre. C'est encore de ce joli petit *Chien du Jardinier* que je veux parler, et je suis bien aise de trouver l'occasion de dire ce que je pense de cette charmante musique et de ce charmant compositeur. Cela est jovial, plein de grâce et de finesse; cela a un tour gaulois, une aisance, un naturel exquis, et, avant tout, cela est mélodique, cela est essentiellement musical, et puis fait avec rien. Fait avec rien, oui, mais faites-en autant! Pour l'ouverture, c'est la seule ouverture qui réellement ait été faite depuis long-temps à l'Opéra-Comique, et cette ouverture, pour une toute petite miniature d'opéra! Cette musique de M. Grisar procède de Dalayrac et de Grétry, de Grétry surtout; et comme il y a, pour la musique, une histoire littéraire, en d'autres termes, comme la musique fait partie de l'histoire de l'esprit humain, à titre de *reflet* au moins, puisque la musique et les autres arts *réfléchissent* les principaux caractères de la littérature, on peut dire que M. Grisar procède aussi de La Fontaine et de Molière.

L'exécution de *l'Anneau d'argent* est excellente, et chacun des acteurs a surmonté avec bonheur, dans des mesures diverses, ce que son rôle présentait d'ingrat. M<sup>lle</sup> Favel et M<sup>lle</sup> Rey ont fait apprécier leur jolie voix, leur excellente méthode et leur talent de comédiennes dans les rôles de Jane et de Betty; ce n'est pas la faute de M<sup>lle</sup> Rey si cette Betty est une petite pleureuse fort monotone. Cette Betty disait un de mes spirituels confrères, M. de Rovray, du *Moniteur*, cette Betty n'est pas une jeune fille, c'est une fontaine. Bussine et Ponchard ont été excellens et pleins d'entrain dans les rôles de William et de Tom.

Maintenant, retournons à l'Opéra pau o majora canamus. Ç'a été un événement pour ce théâtre que le rentrée de Roger dans *le Prophète* et le début de M<sup>me</sup> Alboni dans le rôle de Fidès. A la première apparition de notre grand chanteur sur la scène, il y a eu une telle explosion de bravos et de trépignemens, que Roger, vivement ému, a eu peine à se remettre, et lorsqu'il a voulu articuler les premiers mots de son rôle, un sanglot lui a coupé la voix dès la seconde syllabe: *vox faucibus hæsit*; il a été obligé de se

détourner pendant quelques secondes. Raffermit tout à fait après quelques mesures, il a dit avec un sentiment de grandeur incomparable le rêve:

Sous les vastes arceaux d'un temple magnifique,

puis les fameux mots: *Qu'il soit maudit!... Clémence! Clémence!...* Et avec un accent et un charme inexprimables la touchante romance:

Pour Bertha, moi je soupire;  
Je ne veux pas d'autre empire.

Enfin il a été plein d'énergie dans la scène où, pour arracher sa mère aux bourreaux d'Oberthal, il se voit obligé de livrer sa fiancée.

M<sup>me</sup> Alboni déploie les magnificences de son organe dans le rôle de Fidès, et lui donne, sous le rapport vocal, un caractère qu'il n'avait pas eu jusqu'à ce jour. Elle a d'abord admirablement secondé M<sup>lle</sup> Poinot dans les couplets qui finissent par ces mots: *Ah! monseigneur, permettez-lui d'être sa femme*, où les deux voix s'enroulent si délicieusement; après quoi elle a chanté à ravir la belle romance:

Ah! mon fils, sois béni.

Voilà tout ce que je puis dire de cette représentation du *Prophète*. Mais je sais pertinemment que les grandes scènes du quatrième et du cinquième actes ont été dignes de ces préludes.

Voilà donc Roger parmi nous. Aussi est-il question de la reprise d'un très remarquable ouvrage de M. Niedermeyer, *la Fronde*, donné il y a deux ans avec un grand succès, et dont les représentations avaient été forcément suspendues par des congés et des circonstances indépendantes de l'administration. On sait avec quel talent et quel bonheur notre excellent ténor avait créé le principal rôle de cet ouvrage que nous espérons bien réentendre sous peu.

L'Opéra vient de faire une acquisition dont nous devons le féliciter d'abord et nous ensuite. Une jeune et belle cantatrice, M<sup>me</sup> Lafon, native de Bordeaux, et qui nous a été envoyée par le grand théâtre de Marseille, où elle avait obtenu les plus beaux succès, vient de débiter dans le rôle de Rachel de *la Juive*. M<sup>me</sup> Lafon possède une très belle voix, pleine, sonore, d'un timbre pur, éclatant, sympathique. Comme actrice, M<sup>me</sup> Lafon cherche avant tout à être vraie, à être touchante et noble; elle s'attache à suivre les inspirations de la nature; elle n'affecte nullement des allures excentriques, des airs de lionne ou de tigresse. Nous avons en M<sup>me</sup> Lafon une Rachel dramatique non échevelée, passionnée sans frénésie, pathétique sans convulsions. La débutante a néanmoins à acquérir encore; en premier lieu, il faut qu'elle soigne sa prononciation qui n'est ni assez distincte en général, ni assez distinguée sur certaines articulations; ensuite elle a à acquérir un peu plus de liberté dans les allures, un peu plus d'élan, en un mot, ce que lui donnera naturellement l'habitude d'un public toujours réservé des l'abord, mais qui ne tardera pas à la récompenser

selon ses mérites. Du reste, il y a en M<sup>me</sup> Lafon, il y a dans son talent et dans toute sa personne l'étoffe et l'ampleur d'une artiste d'un ordre élevé.

Le bel opéra de *la Juive* est monté très convenablement. Gueymard fait admirablement ressortir tous les côtés du rôle si difficile et si dramatique d'Eléazar; il est tour à tour religieux, tendre, sarcastique, haineux, et il porte le fanatisme jusqu'au délire. Derivis s'acquitte magistralement du rôle du cardinal et M<sup>lle</sup> Dussy remplit à merveille celui d'Endoxie.

Tout cela est bien beau, bien pompeux. Il y a là de bien belles choses d'énergie, de passion, de très beaux mouvemens de terreur, de vengeance, de désespoir. Mais, par la saison qu'il fait, lorsque l'imagination s'en va, tout évaporée, battre la campagne, lorsqu'elle rêve de montagnes, de forêts, de solitude et ce silence, il semble qu'on voudrait éprouver des impressions plus reposées, plus douces, se bercer avec des mélodies plus vagues, plus flottantes, par exemple, *le Chien du Jardinier*, ou, si mieux vous aimez, *le Domino noir*, *les Diamans de la Couronne*. Ah! la délicieuse partition d'Auber! Elle brille entre toutes comme une « couronne de diamans»; et, bien qu'elle date déjà de quinze ans peut-être, pour peu qu'il y ait encore un début à l'Opéra, je suis capable de vous parler un de ces jours.



**JOURNAL DES DÉBATS, 14 juillet 1855, pp. 1-2.**

Journal Title: JOURNAL DES DÉBATS

Journal Subtitle: None

Day of Week: samedi

Calendar Date: 14 JUILLET 1855

Printed Date Correct: Yes

Pagination: 1 à 2

Title of Article: REVUE MUSICALE [Feuilleton du Journal des débats]

Subtitle of Article: THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE: première représentation de *l'Anneau d'argent*, opéra-comique en un acte, de MM. Michel carré et Léon Battu, musique de M. Deffès; – *le Chien du Jardinier*; *les Diamans de la Couronne*. – OPÉRA: *le Prophète*; rentrée de Roger et de M<sup>me</sup> Alboni; *la Juive*; débuts de M<sup>me</sup> Lafon.

Signature: J. D'ORTIGUE

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: None